

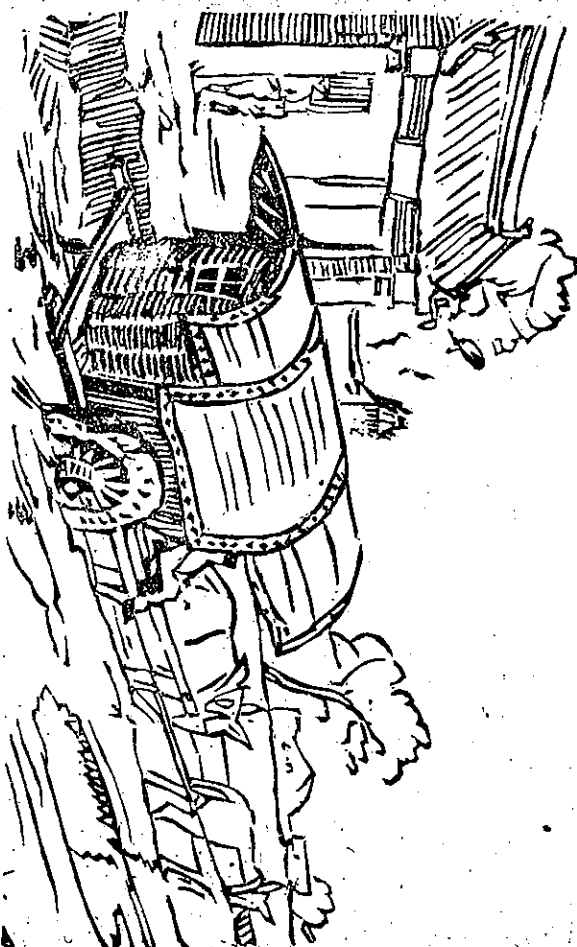
qu'à se retirer. Une famille de plus est donnée à la nation céleste. Point d'inscription d'état-civil, point de consécration officielle.

Dans la cour, couverte de nattes et de vitraux, la foule bafFre, et les bruits naturels les plus divers manifestent la satisfaction avec la satiété.

Mais on ne verra le nouveau ménage que le lendemain, car la tradition est formelle et l'on ne doit se montrer aux amis qu'après la consommation, et les preuves indiscutables en main. ● ● ● ●



LA CHARRETÉE





Venant de quelque part, au nord de la Capitale, un étrange convoi.

Tout d'abord, traversant la rue de part en part un double rang de soldats, de soldats chinois, c'est tout dire. Dans les ruisseaux à droite et à gauche, une haie de soldats encore, marchant à la queue leu leu, en traînant d'extraordinaires savates écoulées, dans l'eau indéfinissable que les riverains jettent sur la rue. Quelque chose comme un de ces dispositifs de *sûreté en marche* que l'on fait prendre pour l'entraînement aux unités qui font l'exercice. Encore n'y a-t-il point ce sérieux, cette vigilance affectée, cette pondération que l'on sait manifester ailleurs, même dans l'exercice. Le commandant de la troupe, aussi dépenaillé que ses hommes et que l'on ne pourrait discerner s'il ne s'empêtrât parfois dans un sabre trop long à son gré, ce com-

mandant chemine en avant de ces guerriers causant avec un civil cérémonieux compassé et onctueux. Les hommes, dont le fusil se balance à chaque pas au risque d'ébouger le voisin, sifflotent, toussent, se mouchent entre les doigts de la main liere et s'interpellent d'un rang à l'autre, avec ces cris rauques, percants et gutturaux, qui sont une élégance chinoise. Ces soldats au reste sont ce que sont tous les soldats chinois : des coolies, dégoutés des aléas de la vie, aventuriers et fatalistes, fort émus par la force sinon par le prestige de leur armée, et qui savent que si la solde n'est guère plus assurée que le salaire d'un coolie, le soldat a des raisons dans sa giberne devant lesquelles la raison la plus raisonnable s'incline. Ces guerriers sont pittoresques à l'excès avec leurs casquettes immuablement trop grandes ou trop petites, leurs vareuses confectionnées si largement qu'elles flottent autour des corps ou qu'elles se plissent sous l'effort des ceinturons chargés de cartouchières à l'allemande, leurs pantalons, dont le fond, aménagé comme un sac, semble prévu pour accumuler des réserves, et leurs chaussures disparates dans l'ensemble d'une même unité : babouches chinoises, savates, pantoufles, souliers découverts dont le lacet fait un gros nœud très à la mode, brodequins de fatigue, et qui sont fatigués en effet mais rarement cirés, bottines à élastiques dont les élastiques, rompus, refusent le service et laissent s'évaser des bords sur lesquels

fleurissent deux tirants indescriptibles, bref un harnachement aussi complet et typique que l'on en peut donner aux figurants des théâtres de Concarneau.

Ces soldats s'avancent donc, au pas de route, sans se soucier de leur tâche. Ils savent que leur prestige est éteint, qu'un proverbe chinois dit « qu'on ne fait pas une prostituée d'une fille de famille, un clou avec du bon fer, un soldat d'un honnête homme. » Il sont fixés : cela leur suffit et leur permet de ne plus affecter dans leur allure ni coquetterie, ni prestance, ni retenue. Au reste, leur rôle est nul en l'occurrence, la double haie qui marche de front n'arrête ni les poussettes, ni les voitures aux mafous braillards, ni les piétons, ni les autos et toute cette pompe militaire s'étale en pure perte.

A quelques cinquante mètres derrière le front, une escouade plus serrée précède des charrettes et oppose une résistance un peu plus vive à la pénétration des philistins. On sent que derrière elle vient un trésor à protéger, peut-être quelques fonds que les supertouchuns, gens experts en la matière, savent préserver de raptis audacieux... Mais sur ces voitures, c'est tout un démenagement humain. Des hommes en chemise, ligottés tels que des saucissons, les mains jointes derrière le dos, sont entassés comme des sacs. Des écriteaux sur lesquels des caractères sont tracés à la hâte, ornent les flancs de chaque charrette et, pour qui ne peut les lire, ne permettent pas de comprendre.

Les cols humains, dont on n'a pu garotter les muscles du visage, expriment des sentiment divers, mais sur la figure d'aucun ne se manifeste l'épouvante. Les uns rient comme des brutes, sans aucun motif apparent, les autres, par contenance et pour ne pas perdre la face dans cette occasion ultime, adressent des quolibets à la foule qui ne s'est même pas arrêtée, pour voir, sur le bord du trottoir ; d'autres exhalent leur rage de se sentir ainsi impuissants contre une société qui visiblement les répugnent, d'autres détournent la tête pour ne pas voir l'étranger que la surprise cloque, de stupéur, sur sa place ; d'autres enfin, indifférents et résignés, partagent avec le garde-chiourme assis sur la ridelle du véhicule les charmes d'une dernière cigarette dont ils tirent successivement de voluptueuses bouffées. Sont-ce des fous auxquels on a du passer une rudimentaire camisole de force ? Sont-ce de dangereux criminels arrachés par la vertu des armes à de formidables retranchements ? Chose impossible à dire. Trois charrettes se succèdent à la file, dans le même équipage que la première et les esprits semblent si dégagés de part et d'autre qu'il est difficile d'imaginer une issue tragique. Déménagement de prison tout au plus. Sur le trottoir, un restaurateur ambulant fait sonner ses sébilles de cuivre ; c'est à peine s'il se détourne pour voir passer le cortège. Le coiffeur ne s'arrête point de raser le crâne de son client pour lui

permettre de voir une scène toute normale, le cor-donnier pousse son alêne sans s'étonner de cette bagatelle de la circulation ; la vie se poursuit et ne consacre pas une minute d'attention aux voyageurs de la charrette.

Derrière celle-ci une double rangée de soldats protège les arrières de ce singulier trésor humain ; ils sont aussi indifférents et trainent ce qui leur sert de guêtres avec des airs lassés de larpins qu'importunent les lubies du maître. Leurs yeux semblent perdus dans un rêve sans fin et tout occupés à y poursuivre la combinaison d'un petit pillage de leur façon qui comblera la solde dont ils n'ont rien touché depuis des lustres. Il faut que tout le monde vive, n'est-ce pas ? Et l'on n'est pas soldat, en Chine, pour la gloire.

Encore quelques mètres de haie latérale, puis la théorie des voitures que cette manifestation contient dans leur essor, et parmi elles trois hommes en uniforme de soldats, montés sur de petits chevaux mongols qui piétinent comme s'ils allaient prendre le grand galop, mais qui n'en veulent rien faire. Vus de face, ces soldats semblent porter quelque minuscule mousqueton en bandoulière ; vus de dos ils apparaissent sous les espèces de bourreaux, car ce sont des coupe-coupe qu'ils promènent ainsi, des sabres dont la lame s'épâte à l'opposé de la poignée, des yatagans comme on affirme que les Huns en portaient aux champs Cata-

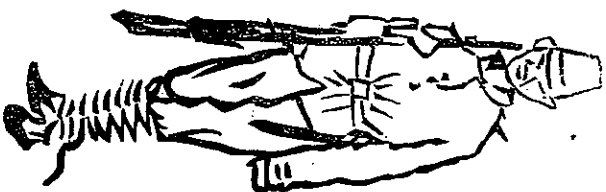
launiques, des yatagans, douillettement gainés dans des étuis de cuir fauve, et dont la seule présence, au dos de ces hommes, suffit à éclairer toute la mise en scène. Ces hommes à cheval, c'est la Mort qui passe, ni plus ni moins, la Mort qui a troqué sa faux contre un coupe coupe, la Mort en uniforme avec de bonnes figures poupines de soldats, jeunes et pleins de vie, la Mort qui s'est rajeunie sous le ciel de Pékin.

Or donc les gens que nous avons vus, chargés dans la voiture comme des sacs, ces gens-là font leur dernier voyage dans Pékin, la capitale du Milieu. Pour la dernière fois, ils attendent l'appel si engageant du restaurateur ambulancier qui attire la clientèle à des agapes dont ils ne dédaignaient rien jadis. Eux aussi, aujourd'hui, à l'exemple de ces richards qui se plaisaient à faire du volume, ils ont, sur le marchepied presque de leur voiture, des soldats en armes, qui veillent à leur sécurité. Sans doute les équipements sont moins luxueux, mais le nombre et l'encombrement sont plus considérables. Et puis, ils ont conscience en outre, d'avoir pu servir une fois dans leur vie à l'édification du peuple aux yeux duquel on les exhibe comme une manifestation éclatante de la justice des hommes et de la civilisation du pays. Leur mission au cours de cette ultime promenade est toute faite d'altruisme, car lorsqu'ils croisent d'aventure un de ces gens dont la con-

science est lourde il se peut qu'ils évoquent la maxime des sages : « Aujourd'hui moi et demain toi ! »

La charrette passe, la foule s'écoule ; l'exemple servira-t-il ? Dans le milieu chinois l'indifférence est grande et les conversations s'attachent à peine à un sujet si dépourvu d'intérêt. Au temps les plus sauvages de la révolution, il se trouvait encore des extrémistes pour regretter que l'on presse les victimes dans des charrettes où elles conservaient cependant la liberté de leurs mouvements. En Chine, on entasse dans un véhicule exigü des paquets de chair humaine et personne ne s'en révolte.

Vérité en deçà, erreur au delà.



SONORTIÉS



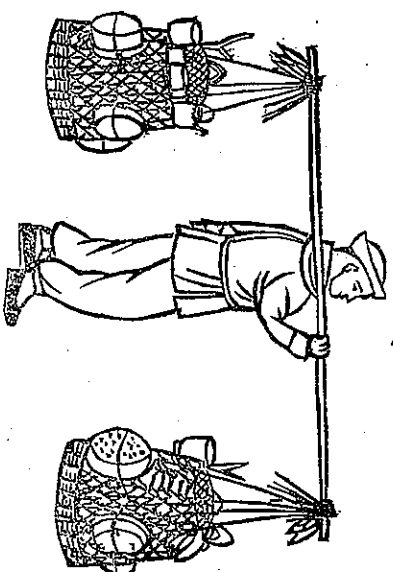


Une formidable clameur composite et confuse s'élève au-dessus de la Capitale. Ce ne sont plus là ces bruits artificiels que créent les usines, les gares et les tramways, les métropolitains et les automobiles, mais une sorte d'immense plainte qui s'exhalerait d'un corps gigantesque et multiple. Ce ne sont plus des sifflets, des sirènes, des cornes, des timbres, des cloches, des explosions d'une fumée qui force les soupapes, ou les innombrables marteaux résonnant sur les enclumes, ou les masses écrasant des rivets sur la matière sonore, ou le bruit des machines dont le mouvement circulaire et cédencé tout à la fois produit comme un ronronnement rythmé de coups de bélier, car il y aurait là des témoins de l'industrie autant que de l'activité de l'homme. Non, ce sont des voix, des voix humaines qui décèlent l'agglomération plutôt que la vie, la foule mieux que l'activité.

Le peuple chinois aime le bruit. C'est pour lui une irrésistible prédilection qui triomphe non seulement de l'harmonie, du rythme, de l'euphonie, mais encore des plus irréductibles barrières sociales : car tous les Chinois puissants ou misérables, lettrés ou marchands, civils ou militaires, sacrifient avec la même vénération au dieu de la sonorité. L'amour du bruit pour le bruit : l'amour du bruit poussé jusqu'à la religion : l'amour du bruit qui a engendré un nombre incalculable d'instruments de bois, de fer, de peau de serpent, de cordes, de bronze, des flûtes primitives et compliquées, des tambours, des cymbales, des cloches, des castagnettes, des guitares, des pipeaux aux tuyaux multiples : *Yue ts'in*, et ce tambourin-tabouret : *Pen kou*. Toutes les rumeurs que créent ces sonorités couvrent la ville et se marient aux hurlements, aux cris, aux glapissements, aux râles et aux malédictions qui s'exhalent naturellement d'un formidable troupeau humain dont la seule supériorité consiste à savoir crier plus fort que le voisin.

Dans les hutungs on entend d'abord le marchand qui braille pour faire sortir le client du fin fond de sa demeure-ferrier. L'un, qui vend une sorte de *bretzel* céleste, pousse un petit cri rauque, perçant, qui s'échappe tout à coup, puis semble s'étouffer brusquement dans la gorge. Un autre, vendeur de vaisselle fort habitué des parages de *San tiao Hutung*, profère une

FIGURES DES HUTUNGS



此中國賣沙鍋之圖

Dessin chinois

Le marchand de vaisselle

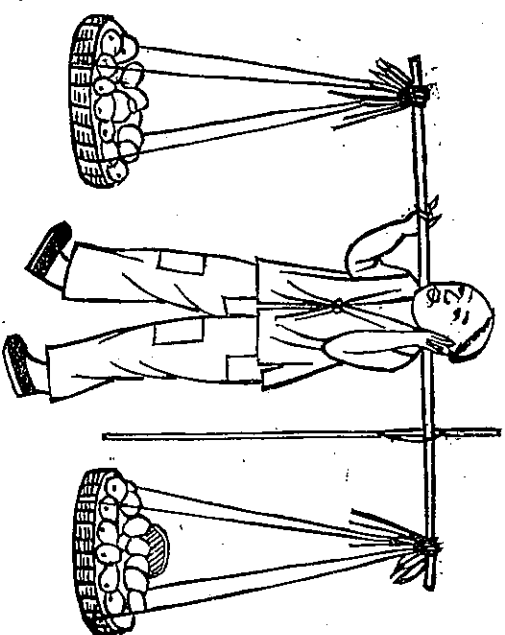
plainte bien propre à faire surgir les âmes apitoyées : on dirait d'un de ces grands blessés des champs de bataille ; la voix lamentable commence sur les tons les plus attendrissants, puis elle s'élève, atteint progressivement un paroxysme où la douleur semble s'exaspérer. puis, brusquement, un silence—un, deux, trois,—que termine un appel désespéré, sorti des entrailles, qui exprime la plus effroyable souffrance, l'inanité de l'effort, la vanité de ce que nous sommes, et la fragilité de notre être. Tout cela pour vendre des tasses, des assiettes, des théières, d'une facture inférieure et au rabais.

Celui-ci, qui vend de la friture, se promène philosophiquement avec son étal sur le ventre comme ces gens qui chez nous offrent du papier d'Arménie ; tous les quinze pas, il jette un cri désabusé, qu'il continue quatre pas plus loin par une ritournelle, toujours la même, ainsi que s'il faisait une concession en s'expliquant plus pleinement. La chiffonnière qui glane sur le pas de toutes les portes les papiers usagés, raconte sur la note aigüe une petite histoire sans fantaisie. Le colporteur de cacahuètes, de kakis et de pastèques se fait connaître en hurlant à tue-tête des choses nécessitant qu'il masque de la main le trou de son oreille droite. Tous les ambulants, qui sont des milliers à Pékin, possèdent chacun son cri distinctif, et pas un de ces cris n'est semblable à celui du voisin, pas un de ces

cris n'est même provisoirement couvert par celui du voisin : tout le monde hurle de concert et l'on peut se demander comment il se fait que des hommes qui ont semblablement crié pendant le jour ne soient pas anéantis quand vient le soir.

Pékin serait calme s'ils étaient seuls, mais ce n'est pas tout que de vendre, même à Pékin. Le Chinois hait le silence, de même que le Nature a horreur du vide. Qu'il fasse jour ou que les ténébres de la nuit rendent la hutung déserte, le promeneur qui s'aventure seul sur la rue est doublement seul s'il ne peut causer, chanter, et chanter de ces chansons chinoises qui sont déconcertantes pour nous. Tandis qu'il marche, sa bouche innocuée détaille une de ces tyroliennes célestes dont la caractéristique est de n'avoir ni cadence ni rythme défini pour nos oreilles ; les sons viennent de l'arrière-gorge autant que des lèvres ; les roulades abondent et paraissent d'autant plus à la mode qu'elles montent plus haut et sont plus inattendues : Gargarismes plutôt que chants. Combien de fois n'en avons nous pas écouté dans les hutungs de l'Est de ces mélodies dont une oreille profane ne peut dire si elles sont joyeuses ou tristes. Souvent les promeneurs ne se suffisent pas de la voix : il leur faut un accompagnement et l'on rencontre alors des hommes munis d'un violon pittoresque qui grince comme un crin-crin, ou d'une guitare étrange dont les sons aigus déroutent sans charmer.

FIGURES DES HUTUNGS



此中國夏季賣甜瓜之圖

Dessin chinois

Le marchand de pastèques

En dépit de ces isolés Pékin serait encore calme s'il n'y avait les innombrables tapages que mènent les gens appelant les rickchaus, ou les ménagères qui hêlent les fournisseurs ambulants dès qu'ils sont assez loin pour nécessiter l'effort d'une voix puissante, ou l'important «maïou» qui précède toute voiture correctement céleste, à la manière des heidiouques impériaux. en poussant des hurlements, tout à fait inutiles à la circulation de la ville mais indispensables pour créer l'embaras dont toute vie chinoise doit s'entourer logiquement. •

Pékin serait encore calme si les mendiants, qui sont un des ornements de sa majesté de capitale, n'éprouvaient le besoin de se faire reconnaître et de se signaler à la charité des riches en débitant sur le mode perçant qui convient la litanie de leurs infortunes; ces miséreux s'arrêtent à chaque porte et commencent dès l'aube pour ne finir que tard dans la nuit; ils savent par cœur ces choses qui sont propres à attendrir des indifférences noires et s'habituent si bien à ces tons surélevés qu'ils ne savent plus remercier qu'en braillant encore.

Pékin serait cependant une ville calme, si sa population était moins querelleuse, si les femmes ne passaient pas une bonne partie de leur journée à maudire le sexe fort qui ne leur manifeste pas toutes les attentions légitimes, si les rickchaus ne s'arrêtaient pas au

cœur de tous les encombrements pour faire savoir par des injures appropriées, et des grimaces adéquates combien le collègue gênant a de chance qu'un devoir professionnel s'oppose à ce qu'on lui administre la raclée qui lui reviendrait cependant de droit; si l'employeur ne discutait pas avec le manœuvre les quelques sapèques supplémentaires qu'on doit toujours réclamer en sus d'une somme convenue, quand on est Chinois; si les pousses n'éprouvaient pas le besoin de hurler à chaque coin de rue la direction qu'il vont prendre, si les gens qui se prélassent dans les voiturettes légères ne s'attachaient pas à traiter de questions sociales, à haute et intelligible voix, avec le pauvre hère qui les remorque en haletant—pour édifier le passant sur leur érudition personnelle !—si des gens qui font partie du même groupe, cheminant à la queue leu leu, n'avaient des choses d'importance à se communiquer sans retard, aussi haut que possible. Tout cela ne procède que d'un abus de la voix; que ne faudrait-il pas dire de tous ces instruments spéciaux que manient les marchands de la rue et qui servent d'enseigne à leur profession tout en farcisant l'atmosphère d'une singulière cacophonie ? Le barbier qui fait vibrer son diapason dont la chanson rappelle le *sémi* japonais; le marchand d'étoffe qui brandit sur une singulière cadence le hochet de son métier, l'épicier qui tape sur une planche creuse dont la sonorité a été soigneusement étudiée par un maître de

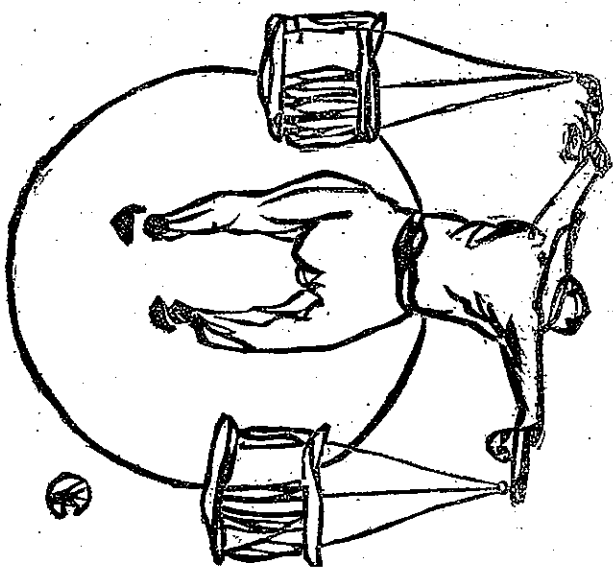
l'harmonie chinoise; le chiffonnier qui frappe de sa badine sur un minuscule tambourin de peau; le rétamateur, dont le pendule de bronze oscille entre deux battants à chaque pas que fait le porteur; le vendeur d'huile à brûler et de pétrole qui s'est confectionné un tambourin double dont la peau et le bronze résonnent à la fois; le porteur d'eau dont la brouette n'a de valeur que si elle fait entendre un grincement significatif semblable à celui que nous donnait jadis Batignolles-Clichy-Odéon à la descente de la rue de Tournon, le charbonnier qui a muni les rayons de sa voiture de grelots pour annoncer son passage—combien inutilement puisqu'il ne vend rien au détail.

Mais tout cela ne suffirait pas à troubler le calme de la Ville aux murailles multiples si la douloureuse théorie de ses aveugles qui sont légion, n'était obligée pour attirer l'attention des clairvoyants qui circulent, de battre de petits gongs, ou des tambourins appropriés, parfois de s'arrêter pour souffler dans une mince flûte des mélodies mélancoliques, agrestes et fines telles qu'en jouaient jadis à Paris les chevriers vendeurs du lait de leurs bêtes.

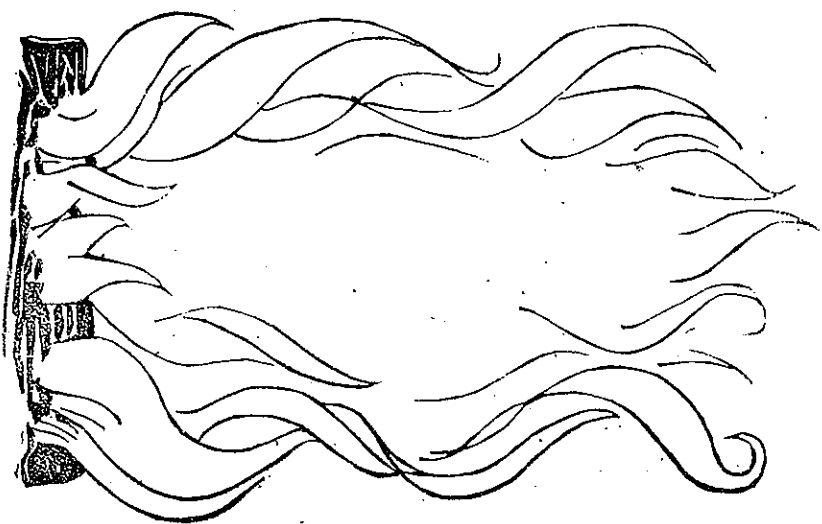
Parlerai-je du chauffeur, dont l'auto n'est valable que si elle possède quatre ou cinq avertisseurs qu'on peut actionner à la fois ? Ou de ces orphéons qui précèdent les mariages, les enterrements, ou les réclames—ce qui est tout de même,—en jouant invariablemen

*la Madelon aux enterrements et la Marche funèbre
aux mariages ?*

Le peuple chinois aime le son, il l'aime jusqu'à la
manie ; peut-être s'exagère-t-il cette idée que nous
avons admise, que la musique adoucit les mœurs. ● ●



FEUX FOLLETS





J'ai assisté ce soir à un spectacle des plus curieux. L'un de mes voisins très proches étant mort d'accident, comme il arrive si souvent à Pékin, sa famille devait lui sacrifier en un incendie rituel le simulacre de tout ce dont il pouvait avoir besoin pour faire bonne figure dans l'autre monde. Chacun sait que les âmes sont de nature exigeante, qu'il leur faut un confort dans l'au-delà qu'elles n'ont pas souvent connu au temps de leur séjour terrestre : ce dernier il est vrai n'était que provisoire tandis que l'autre dure toute l'éternité.

On avait donc convoqué avec un nombre respectable de bonzes vêtus de la robe grise aux bordures noires, toute une séquelle d'amis, de connaissances et de relations du voisinage auxquels on n'était pas fâché de montrer les prodigalités consenties. On avait loué

aussi une équipe de musiciens qui devaient accompagner le cortège depuis la maison mortuaire jusqu'au lieu ou se ferait le bûcher et il y avait des tambours aux accents profonds, des fifres, aigralets, des trombones lugubres, des triangles, des castagnettes mélodiques et des cymbales aussi. Quand tout le monde fut réuni, vers 10 heures du soir, à la lueur des torches, le transport fut décidé et l'on se mit en marche. Il y avait d'abord des enfants vêtus d'une toge de haillons verdâtres avec une lune jaune dans le dos, le chef couvert d'une bouse de vache au milieu de laquelle on aurait planté une plume d'oie en arête de sole et peinte de rouge ; sous l'habit officiel et peu compliqué, des guenilles, des lambeaux dont les franges se nouent autour des membres pour ne point les abandonner et sous ces trous, sous ces loques, les corps apparaissent crasseux, des chevelures aux poils anarchistes, des membres sur lesquels adhère toujours la croûte des jours pluvieux du dernier automne. Avec lassitude, sans la moindre conscience, sans religion, ces gamins frappent sur leurs tambourins et de-ci de-là cessent subitement leur service pour se chamailer de la belle manière ou ramasser sur le chemins un détritus convoité.

A dix pas derrière la jeunesse, deux par deux, sur les côtés droit et gauche de la hutung, viennent des vieillards anéantis par l'âge et par les misères, attifés comme les bambins de cache misère qui sont trop

étriqués pour eux, mais restent vêts et pourvus de lune dorée. Provisoirement ces anciens du peuple ont quitté leur poste de mendiants et gagnent, en figurant les musiciens, quelques sapèques qui paieront le substantiel repas du jour. Trop ruinés physiquement pour remplir leur rôle qui est de souffler lamentablement : *Fouh ! Fouh ! Fouh !* dans l'embouchoir d'un cornet énorme et jaune d'or, ils se contentent de véhiculer l'instrument chargé sur leur dos, avec philosophie ; l'intention y est, le client ne les surprendra pas, pour sur, et les héritiers qui paient seront tenus par les convenances à grande distance : les figurants figurent, s'ils ne jouent pas, tout est là. Derrière les vieillards et dans le même uniforme, tout un orchestre singulier d'êtres sans âge, sales, répugnants, hirsutes, affligés des pires maladies qui soient au monde et s'époumonant à souffler dans des instruments hétéroclites tenant du piston, de la cornemuse et du clairon. Ils créent des airs discordants comparables à ceux que sort un profane râclant par gageure sur un violon. Enchérissant sur ce tapage les porteurs de triangles ont la prétention évidente de scander une mesure, tandis que des gens, munis d'un petit cadre qui soutient par des fils ténus de minuscules coupelles de bronze, affectent de ponctuer de sonorités convenables les phrases de l'affolante musique. Cette harmonie très spéciale produit des sons aigus qui vont crever les tympans jusque dans les réduits les plus reculés des maisons

de la hutung, faisant sortir les humains qui y résident et les groupant comme Orphée pouvait jadis attirer à lui les pierres de la campagne où il jouait. Plus le cortège se rapproche du lieu désigné pour l'offrande, plus la cadence se fait violente et rapide de sorte que l'on arrive très vite à un énorme chahut tenant de la nouba sénégalaise et du jazz-band, un chahut qui est un hymne parfaitement rituel, fort apprécié des célestes, je dirai même vénéré du peuple qui l'admire et cependant infernal pour nous car nous ne percevons rien de son charme.

Tout ce bruit suffit à amener les gens du quartier qui par mégarde n'auraient pas été invités. Le cortège s'accroît à chaque porte de quelqu'unité nouvelle dont la joie est vive d'assister à la cérémonie ; chacun manifeste à grands renforts de glapissements, d'interpellations à haute voix, d'éclats de rire, d'appels stridents et de démonstrations gutturales en forme de querelles.

Dans cette multitude, avec des précautions infinies on transporte les cadeaux que l'on doit expédier par la voie de la fumée à l'âme qui se trouve sur le seuil de son nouveau domaine aussi dépourvue qu'un être qui prend possession sans meubles d'un nouveau logement et est encore dénué de tout.

Il y a une maison, un château, un palais, tout fait de roseaux gros comme le petit doigt sur lesquels on a collé du papier d'emballage bariolé de couleurs vives.

Haute de deux mètres, large de trois, avec des toitures savantes et des dorures au gout du jour, la résidence de l'âme défunte ne ressemble en rien à l'odieux réduit obscur dans lequel celle-ci gîtait pendant sa vie. Les fenêtres en sont larges, les portes imposantes, les proportions fastueuses, le luxe inouï ; il est vrai que tout est en papier et doit servir de modèle à l'éternelle demeure.

Il faut, pour être convenablement pourvu, des domestiques : un boy et une amah, et ces gens qui vont avoir l'honneur de servir jusqu'à la consommation des siècles une âme récemment libérée de son corps doivent être décents, propres, parfaitement choisis dans le monde des serviteurs. Aussi dépêchera-t-on avec la maison deux poupées grandeur nature, en papier également, dont la figure béate et le sourire d'ordonnance révélaient assez la satisfaction et qui ont la face épanouie de gens qui n'ont plus rien à attendre de la vie ; on a eu l'attention de mettre entre leurs mains quelques cadeaux qu'ils remettront au mort dans l'autre monde.

Enfin vous conviendrez qu'une maison cosseue dont le propriétaire hantera sans doute les esprits les plus huppés de l'au-delà ne peut manquer d'un équipage convenable et digne de sa position nouvelle. Sur cette terre il se contentait du pousse que l'on loue après discussion ; c'est que si la vie est éphémère, il n'est plus de même là-haut, aussi lui offre-t-on un cheval de taille géante,

invariablement pommelé à la façon des percheons, et une charrette ou un fiacre de taille correspondante et également faite de rotin et de papier.

Le viatique clôt l'offrande car on ne sait pas ce que l'âme peut se procurer le long de l'itinéraire qui la mène à la résidence future et voici tout un défilé de mets en papier vernis, de meubles pour rire, d'animaux en baudruches gonflés à éclater et qui vont sur les bras des porteurs, dodelinant de la tête comme satisfaits du sort qui leur échoie.

La famille vient enfin suivie des bonzes indifférents, exaspérés de ces cérémonies insipides, couverts de robes sous lesquelles il étouffent, et plus occupés à s'éventer, à causer et à manger qu'à recommander aux seigneurs de l'autre côté de la Vie, la nouvelle créature qu'ils reçoivent ce soir.

On arrive doucement sur la place du sacrifice dans l'obscurité d'une nuit sans lune, à la lueur des torches que portent pour se distraire des personnages bénévoles. C'est un terrain vague au centre duquel on dispose tous les trésors. Pour mettre le parent défunt dans ses meubles éternels on a dépensé en tout vingt dollars ; par le temps de vie chère, de logements rares, c'est à souhaiter de passer dans l'autre monde !

L'orchestre qui s'est arrêté de marcher donne de toutes ses forces, c'est un tintamarre qui va crescendo et devient terrifiant quand la première flamme jaillit

du bûcher. Aussitôt la lueur, la musique cesse, brutalement, c'est le silence. . . le silence qui serait mortel sans les cris des assistants. Les cadeaux s'embrasent en un clin d'œil et s'effondrent sur le sol ; le papier est consumé, le rotin se brêle à la hâte et sur l'ensemble de ce bûcher qui évoque les gestes ancestraux, les enfants s'escriment avec des baguettes arrachées au feu. Des flammes montent haut vers le ciel, projetant des brindilles incandescentes et des flammèches sur tous les environs. L'immensité de la place, un moment illuminée, se replonge progressivement dans l'ombre qui contre-attaque et regagne le terrain perdu ; les groupes de curieux s'égaillent en promenant des torches aux leurs fugitives telles qu'on en voit à l'issue des retraites aux flambeaux, les lanternes reviennent posément en créant une animation presque joyeuse.

Dans un coin les bonzes se sont arrêtés, las d'aller jusqu'au lieu du bûcher et convaincus que les prières, dont ils se dispensent d'ailleurs, feront leur office même en allant moins loin. Avant que tout soit terminé et comme si la première flamme eut été pour eux un signal, ils ont commencé à dépouiller les ornements fastidieux : ils s'en retournent les premiers en profitant de l'ombre, désabusés et mécontents : l'âme est pourvue, elle n'a plus rien à réclamer, les héritiers peuvent jouer de la vie sans craindre ses représailles. Ils ont assez fait au contraire pour qu'elle travaille à leur pros-

périté sans venir réclamer dans l'horreur des ténèbres ce qu'une âme doit avoir selon la croyance chinoise pour reposer honnêtement. L'égoïsme de ceux qui sentent tout le prix de la vie s'étale alors sans contrainte. Les bonzes retournent à leur couche...

Et sur la place où l'animation est grande, on entend des rires, des cris de joie, des appels tonitruants ; l'asssemblée qui s'est faite ce soir autour d'un mort prétend à profiter de la vie. Au fait c'est peut-être la première fois de son existence terrestre que ce mort s'est préoccupé de distraire ses semblables. ● ● ● ●



LI SHEN. CHINOIS A NATTE





Un très vieil homme. Le corps ascétique pris dans une robe élimée recouverte d'une casaque de soie noire brochée qui date des *Mings*. Des yeux qui brillent dans une tête de momie ; la natte émergeant d'une calotte ronde à bouton rouge qu'il ne quitte jamais, — natte nationale pour laquelle il a risqué sa vie au temps de la révolution — n'est plus qu'une médiocre queue de rat, poivre et sel, que le barbier a cru devoir allonger d'une mesure de tresse de soie. Mais elle n'est point du genre de ces nattes facultatives que les opportunistes font coudre sur la bordure de leur calotte pour les quitter ou les revêtir *ad libitum* : ce n'est pas une per-ruque. Elle est solidement enracinée dans le crâne de son propriétaire pour lequel elle est un symbole, une profession de foi, un crédo.

Li Shen, chinois à natte, est un des derniers représentants de la Vieille-Chine. Il s'en fait gloire. Il le ré-

pête à qui veut l'entendre maintenant qu'il radote un peu. Les lumières de cet homme qui fut une lumière ne se sont pas éteintes absolument, même c'est encore lui que l'on doit consulter si l'on veut avoir une impression juste des temps qui ne seront plus. Tandis que nous lui imposons la corvée d'un repas européen et qu'à l'aide de son couteau qui tient lieu de baguette il enfourne les mets, en les laissant glisser de son assiette calée sur la lèvre inférieure, dans le trou édenté de sa bouche, je l'interroge sur la famille chinoise, la seule, la vraie, l'Antique.

Là bouche comble dont les lèvres sont inhabiles à maintenir le contenu, le vieillard répond en mastiquant :

« Vous n'êtes pas capables de comprendre ce que c'était que la vieille Sine ; (il prononçait *Sine* dans l'impuissance d'accoupler convenablement le *ch*). Il vous manque le point de départ, l'initiation, la connaissance de notre langue et de notre civilisation cinq fois millénaire, à vous qui prétendez posséder la *Civilisation*. Mais c'est justement depuis que vous, les étrangers, vous avez violé le sol de la Sine, que notre civilisation est en décrépitude. Vous êtes arrivés en conquérants et vous n'aviez ni notre antique culture, ni nos traditions séculaires, groupées pour nous par les plus étonnantes philosophes du monde : Kong Tze et Meng Tze. Vous croyiez vous imposer par votre modernisme d'occident, qui n'est pour nous qu'une barbarie que la déformation

de la science a rendu plus mécanique. Il vous manque au bas mot quatre bons siècles de culture pour prétendre à venir chez nous sur un pied d'égalité et c'est pourquoi vous ne saisissez jamais ce que c'était que la vieille Sine. »

La bouche était vide en dépit et peut-être à cause du discours. Li Shen se reprit à manger. La chaise éloignée de la table, le corps courbé et soutenu par les poignets, la tête à hauteur de l'assiette, notre ami se reprit à emmagasiner : avec une dextérité toute spéciale à ses compatriotes il sut torcher son assiette du bout d'un couteau comme s'il avait disposé d'un bouchon de pain ; la victuaille récupérée de main de maître glissa à nouveau dans le gosier, et la tâche accomplie, le corps du vieillard se redressa.

« Vous ne pouvez pas connaître la Sine, et vous ne la connaîtrez pas de sitôt, croyez-m'en : notre race est impénétrable. Elle dispose de qualités essentielles quand il faut cacher un trésor. Ce que vous appelez dissimulation c'est de la pudeur nationale ; en dissimulant nous menons une guerre de guérillas, pacifique, sans effusion de sang, sans brutalité sauvage, mais nous protégeons nos biens les plus chers contre des indécisions qui ruinaient notre prestige par la malignité d'une incompréhension volontaire. Les grands ne doivent pas être soumis à la critique des infimes et dans l'ensemble des peuples notre peuple est un prince. Je

ris, tenez, je ris de tout mon cœur quand je pense qu'il en est parmi vous d'assez naïfs pour s'imaginer qu'ils connaissent le peuple sinoï. Quelle caricature ne donnent-ils pas quand ils écrivent et quelque soit le bagage de philosophie dont-ils sont pourvus ? Le pa-pier se laisse noircir et les caractères ne sont pas res-ponsables, bonheur pour eux : en dix ans, en vingt ans des européens prétendant à connaître une nation qui à mis cinquante siècles à se former et à se polir, c'est risible ! Les vôtres sont ridicules, et voilà tout. Prenez Claude Farrère, prenez même Loti : qu'ont-ils comme connaissances ? De petits officiers de marine, satisfaits du mince bagage qu'ils avaient acquis à dix-neuf ans, se lancent par le monde convaincus par les dorures de leurs costumes qu'ils ont incarné le maximum de la valeur humaine ; à dix-neuf ans, vous entendez, ils ont terminé leurs études générales à dix-neuf ans ; dans l'enfance, ils sont devenus des spécialistes du compas et de la boussole, et ils décident qu'en une campagne de trois ans dans le Pacifique ils auront sondé les pro-fondeurs de la culture chinoïse ? Parce qu'ils écrivent, non mieux mais avec plus d'originalité que d'autres, ils valent-ils et enseignent comme des docteurs des vérités qui n'ont aucun bon-sens. Qu'ont-ils vu de l'Extrême-Orient, ces gens-là ? Le Quartier diplomatique, l'Hôtel de Pékin et les fumeries clandestines d'opium, les geïshas exportées pour l'espionnage et les temples

entretenus pour les touristes avides de violer et de piller des sanctuaires. Après cela, les voilà cloîtrés sur leur bateau et en proie à l'inspiration nerveuse que font naître les cognacs japonais. Votre information vient d'eux seuls, et vous croyez pouvoir vous fonder sur eux pour déterminer le caractère profond de notre peuple. Au fait, avant de poursuivre, sont-ils toujours bacheliers ?

Et sur cette question précise que je me disposais à éluder, Li Shen lampa son petit verre de Bourgogne avec l'amour que met un coolie à déguster une tasse de thé. Il procédait par petites gorgées, et à chacune d'elles les couleurs s'accroissaient sur la peau parcheminée : mon homme allait devenir lyrique, peut-être saurai-je quelque chose de ce qui m'intriguait si fort. Il continua en effet sans se préoccuper de ma réponse et après avoir projeté successivement les bras en l'air devant lui, pour faire remonter vers l'épaule les manches que la mode chinoïse veut longues :

« Vous vous intéressez à la famille sinoïse. Je comprends cela. La guerre a ruiné chez vous toutes les traditions domestiques, et vous avez besoin de nous appeler à l'aide pour que nos commandements séculaires et les exemples d'une pratique qui nous honore, vous remettent dans le droit chemin. Si l'Europe nous fait tant d'avances croyez-vous que ce soit seulement pour nos beaux yeux ? Non pas, mais elle se sent malade, profondément atteinte, irrémédiablement perdue si nous

ne consentons à la faire profiter des bienfaits d'une civilisation millénaire. La magnificence de notre cellule élémentaire, à peine entrevue, imaginée plutôt que connue, a bouleversé ceux d'entre vous qui sont capables de collectionner des détails atomiques. Ils ont été confondus par la splendeur de cette famille, sur laquelle repose une nation formidable dont la grandeur dépasse: l'imagination humaine. Il faut le dire; il faut l'admettre qu'est-ce que la famille en Angleterre, en France, en Allemagne? Des associations d'équivalences prétentieuses qui perdent toute notion des devoirs réciproques. Ce que, vous appelez d'un terme pompeux *l'évolution* a contribué ni plus ni moins qu'à l'avilissement de l'homme, du mari, et à l'affranchissement de la première servante du foyer. Vous pensez avoir réalisé une merveille? Mais ce foyer disloqué, c'est le pays qui tombe en miettes.

C'est l'oubli du culte que l'on doit aux ancêtres, c'est la négation de tout. Et vos enfants, qui va s'en occuper tandis que la femme fera ses visites? Des boys, des amahs? Jolie éducation que vous leur réserverez là! Et votre femme, elle est volage comme toutes les femmes, elle ira alors galvauder, comme nous en avons vu, elle s'affichera, elle vous créera des situations impossibles: nos pères avaient senti tous ces écueils quand ils ont édicté leurs lois morales, ce n'est pas par une sottise gageure qu'ils ont prescrit que les

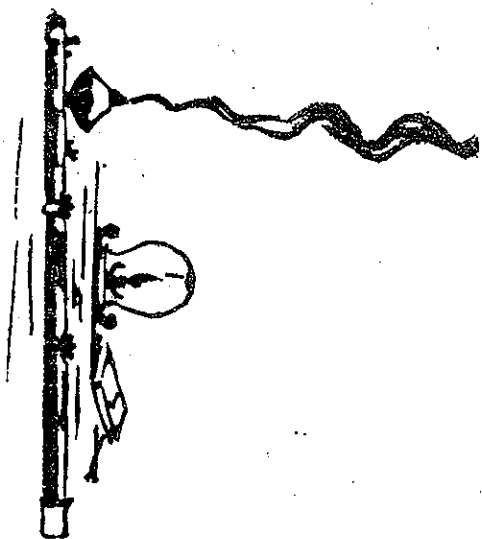
femmes devaient avoir de petits pieds, en rendant la marche impossible ils protégeaient leur foyer et, par lui, la terre ancestrale. Du jour où les femmes se sont affranchies de ces prescriptions séculaires, notre société s'est transformée. La révolution a vu le jour et le pays a négligé les devoirs primordiaux de sa vie.

Tout n'est pas perdu encore chez nous; il reste fort heureusement des gens de devoir, des hommes qui conservent la *gnatée*, des femmes au pied minuscule et des familles qui respectent l'autel de leurs ancêtres. Moi je suis un vieux Sinois, toute transformation m'est une douleur profonde et ce n'est pas sans orgueil et sans joie que je vois l'Occident se tourner vers nous et nous demander de lui transfuser un peu de cet élixir de vie sociale qui permettra à l'Europe de se remettre des maux terribles que la guerre lui a causés dans le domaine de la morale.

D'ailleurs vous voulez vous rendre compte de ce qu'est la famille Sinoise, vous viendrez avec moi. Nous autres les vieux Sinois nous n'aimons pas à déchirer le voile qui protège notre intimité; qu'importe! Vous n'êtes pas capables d'approfondir tout d'un simple coup d'œil, la superficie vous édifiera cependant et vous montrera des choses que vous n'imaginez pas...

Et notre ami, se levant pour prendre congé, me donna entre deux hoquets un rendez-vous auquel je n'aurai garde de manquer. ● ● ● ● ●

—
VIEILLE CHINE





R adieux, j'étais au rendez-vous bien avant l'heure fixée, et Li Shen lui-même, pressé de me montrer un coin de sa patrie telle qu'il l'aime, ne fut en retard que d'une heure et quart. Après des congratulations, limitées par une hâte réciproque, il me dit d'un ton péremptoire :

— Venez, nous allons prendre des pousses !

Il y avait à notre portée des voiturettes en quête de clients et j'avoue que je m'étonnai un peu de voir mon guide s'éloigner d'elles avec un air d'indifférence suprême. Déjà j'avais entendu les appels fatidiques : « Poussah ! Yo ? Mayo ? » « Rickshaws ! Mayo ? » et je m'apprêtais à attirer l'attention du vieux Chinois, quand un monosyllabe, qu'il hurla tout en marchant et en s'attachant à étudier les nuages du ciel, me fit sentir qu'il se livrait à une manœuvre dépassant ma faible compréhension. Je ne devais pas tarder à saisir cependant : cinq ou six hommes lui faisaient cortège en brillant et en

spécifiant à bout de bras, par un mouvement calculé des doigts, ce qui devait être le prix de la course. Chaque fois que l'un d'entre eux abaissait un doigt, tous les autres s'empressaient de faire de même. La promenade était mise aux enchères; l'adjudication appartiendrait au moins exigeant; le débat menaçait de prendre fin, faute de concurrents; mais quand il ne resta plus que deux hommes. Li Shen fit le geste de la concession et me dit d'un air grave et satisfait :

— Ils ne nous prendrons pas cher; le mien demande quatre sous, le votre cinq !

Combien admirable cette langue qui d'un seul monosyllabe sait discerner le mien du tien !

Nos voitures également sales, étaient munies de tireurs également chétifs et déguenillés; celui de Li Shen était un enfant de douze à treize ans, le mien un vieillard dont les côtes apparentes cerclaient la poitrine, et qui conservait sur le derrière du crâne entièrement rasé, un rudiment de natte, comme en portent en France les petites filles qui n'ont pas encore assez de cheveux pour s'en faire une longue. Preuve que cette bête humaine avait une âme, puisqu'elle s'attachait encore au symbole.

L'allure de la course, qui est en fonction du prix, fut modérée. Tous les pousseurs nous dépassaient, les piétons nous suivaient sans peine; cahin-caha, haletant, s'épongeant, quittant le pas pour le petit trot et ce dernier à nouveau pour le pas, nos hommes remplissaient

leur tâche. Li Shen donne des ordres et voilà que nous nous engageons dans une hutung de l'est. Une ruelle. De chaque côté des magasins dont l'étalage empiète sur la chaussée, ne laissant plus qu'un maigre passage; au milieu des flaques d'eau et de vase entretenues par les auvents qui masquent le soleil; des mouches en manœuvre de corps d'armée; une odeur faite de camphre, de relents fétides et d'encens, le tout mélangé; sur les bas côtés encore secs des chiens pelés et galeux hurlent en recevant le coup de pied qui les met à l'abri des roues; contre le mur une mère prévoyante et amie de l'hygiène a disposé son poupon qui vague à des besoins naturels. En face une ménagère projetée au milieu de la rue le contenu d'une bassine d'eau grasse dont les yeux s'épanouissent sur le sol, en minuscules irisations. Cramponné aux brancards de sa brouette à roue centrale, suant, soufflant, la tête écarlate penchée sur les deux corbeillons qu'il semble étudier avec soin, le vidangeur maintient à grand renfort de réflexes habiles l'équilibre de son chargement, tandis que les cahots de la route font gicler à droite et à gauche un innombrable liquide.

Ad augusta per augusta ! Nous arrivons à une grande place, terrain vague que limitent encore, ça et là, des pans de murs écroulés; au centre des arbres séculaires; autour, des masures dont les murailles de cailloux et de vase n'ont pas su résister à la pluie.

Contre les murs des brochettes d'hommes causent, accroupis dans la posture du Penseur de Rodin, et montrent tout le bas de leur corps tandis qu'ils libèrent leurs intestins.

Sur la route une équipe de prisonniers, vêtus d'anciens uniformes de sergents de ville, coiffés de casquettes d'ordonnance ineffables, transportent dans des paniers la poubelle des environs dont ils rechargent la chaussée. La statistique montrerait sans doute que Pékin, construit sur les débris d'une foule de générations successives, aura bientôt gagné des mètres sur sa primitive altitude ; et cela explique l'élasticité typique de son sol sous le talon.

Li Shen, le visage épanoui, fait arrêter son pousse il descend, se tourne vers moi et d'un geste large de son rotin embrassant cet horizon, me dit dans un sourire inimitable :

« La Vieille Sine, la voilà ! »

Quelque chose comme la légendaire cour des Miracles. Sur le seuil de toutes les portes des quantités innombrables de gens qui causent, s'ébattent, jouent et se querellent. Des enfants de quinze à seize ans, garçons et filles, complètement nus, profitent de l'apaisement du jour et ne voient rien d'un corps halé par le soleil d'été. Dans un coin des hommes se livrent avec passion et force cris aux joies d'un jeu de bouchon ;

posés sur les degrés d'une porte imposante, quelques vieux étudient un problème de loto chinois ; des femmes adipeuses, auxquelles la coiffure à la mode : chiens, relevés et mèches en dents de morse, donne un air de filles de barrière, se promènent habillées d'un corsage rose et d'une culotte bleu criard, en tenant à la main l'éternel mouchoir dont elles ne se servent jamais. Passant à travers les groupes qui occupent le milieu de la route des élégances manchoues transportent à grand peine une coiffure savamment échafaudée sur leur tête et qu'elles maintiennent aussi difficilement en équilibre qu'elles pourraient le faire pour un bâton posé verticalement sur leur occiput ; elles ont les joues fardées du carmin le plus vif qui soit, la figure enduite de poudre, et sont vêtues de robes somptueuses et longues à la façon des vieilles estampes. Un mendiant, nippé de sacs hors service, la tête ornée d'un poil hirsute et poussièreux comme on en voit aux têtes de loup, le corps plein de lèpres et de pustules, les bras collés aux flancs dans l'attitude de ceux qui gèlent, un mendiant pousse un cri déchirant, un appel à crever des cœurs de pierre, une invocation qui commence par un hurlement et finit, sans manquer, par un sanglot qui s'étouffe en un râle. Un marchand fait résonner le gong, insigne de sa profession, et porte rapidement à son oreille la plaque métallique pour mieux recueillir les sonorités délicieuses ; le coiffeur marche avec philosophie en faisant chanter son

diapason, le rétamour est annoncé par le pendule qui sonne chaque fois qu'en se balançant il va heurter un des battants qui l'attendent ; enfin, pour mettre le cômble à cette cacophonie, les vendeurs de galettes, de pastèques, de bonbons, de joujoux, les répareurs de parapluies, les cordonniers ambulants qui glanent le client sur la rue, font entendre leurs cris spécifiques sans aucune considération pour le voisin qui crie aussi. Li Shen évolue dans ce milieu comme un poisson dans l'eau.

Tandis que nous marchons, des gens dans les groupes, s'effondrent en genuflexions ; ils portent sous leur menton les deux poings joints et fermés, ce qui est le salut à la mode chinoise. Li Shen, mandarin, répond d'une simple inclinaison avec quelque hauteur. Majestueusement un homme s'avance à l'allure d'une marche funèbre ; sa tête est haute et impertinente, ses mains se croisent sur les reins ; le bout de ses pieds, rejetés vigoureusement en dehors, dessine le huit chinois ; avec importance il lorgne à droite et à gauche et quand il salue Li Shen, celui-ci marque un peu plus d'empressement à répondre. Sans s'arrêter, ni même se détourner il adresse quelques paroles ; tout en continuant à marcher il reçoit un réponse : il pose une nouvelle question en poursuivant son chemin, et en augmentant la distance. Quand le dialogue cesse et que les deux cau-

seurs sont éloignés de plus de vingt pas, Li Shen consent à me mettre au courant :

— Le général T'ang ! Il a été condamné à mort au temps de la révolution. On a commué sa peine pour lui confier l'administration d'une province frontrière. Il vit ici avec sa famille ; ce sont ses femmes qui marchent derrière lui. Il en a eu neuf ; deux sont mortes de la peste à Moukden. Sa première femme est une princesse mongole qu'il a épousée quand il était attaché à la gabelle de l'Altai. Ses concubines sont d'anciennes chanteuses qu'il a achetées un bon prix ; il y en a pour une fortune là dedans (sic). De ses concubines il a eu dix-sept enfants ; sept sont morts ; c'étaient des filles heureusement ?

Tout cela était proféré sur un petit ton naturel piment savoureux d'une histoire que nos mœurs arriérées rendaient déjà si curieuse. Sans vergogne je me retournai pour revoir ce groupe de poules éparpillées, trébuchant sur les talons, et qui suivaient leur coq en proférant le caquettement de leurs menus éclats de rire. Tandis que j'observe, Li Shen s'est arrêté ; il s'entretient à distance avec une femme qui tient un poupon sur son giron, et de ses mains à peine libres confectonne une brosse à dent.

— Triste, me dit-il ensuite. Son mari est cuisinier à Tientsin et ne peut guère la voir plus d'une fois par an, à cause des frais. Dans cette maison ne se groupent

que de pauvres familles ! Le mari de l'autre, contre-maître dans une imprimerie, sacrifie toute sa paie pour fumer la drogue : la mère, qui doit travailler, est *amah* chez des Anglais et les enfants vivent seuls. Cette jeunesse que vous voyez là est mariée à un journaliste, qui consacre ses nuits au jeu de *matchang* et y perd consciencieusement tout ce qu'il n'a pas. Triste ! Triste ! murmure-t-il, et il passe...

J'avais dû me garer d'une automobile magnifique dont la carrosserie était éblouissante. Les phares s'y trouvaient multipliés à l'excès ; les avertisseurs les plus bruyants avaient été réunis et l'on pouvait les actionner tous ensemble ! Sur le siège deux chauffeurs ; sur les marche-pieds, à droite et à gauche, des officiers en tenue de campagne, bottés de neuf, armés jusqu'aux dents, avec une provision de cartouches imposante et des gants blancs à crispin, étaient chargés d'assurer la sécurité en flanc garde. L'intérieur, tapissé de bouquets et de glaces, comportait tout ce qui était strictement nécessaire : toilette minuscule, articles de fumeurs, un microphone dont on n'use jamais, quelques livres aussi dans lesquels se pouvait puiser l'indispensable documentation pour les profondes pensées de la route Sur la banquette du fond un homme somnolait...

— « Voyez, voyez, me fit Li Shen avec une incroyable fébrilité qui marqua pour moi l'importance du sire : Fong Shan qui a été ministre au Pérou et à

Vienne et se trouve actuellement au Département où il occupe une place de premier plan. Ce n'est pas un vieux-Sinois, mais c'est un homme qui a conservé dans son cœur le respect des traditions et le culte de ses ancêtres ; les vieux-Sinois comme moi, l'aiment comme un des leurs.

Et, de plaisir, il martelle le sol du bout de son rotin vieux comme lui.

— « Je vais vous présenter à lui. Il a épousé une Viennoise qui est sa première concubine : elle parle très bien le français. »

* *

Quand je franchis le seuil de cette maison chinoise, la plus jolie de tout le quartier, je crus entrer dans une prison. Charmante prison cependant auprès de tous ces intérieurs entrevus, dans lesquels on pouvait difficilement faire un pas sans heurter quelque malodorant obstacle. Au lieu de vieilles caisses pleines de choses à livrer au chiffonnier, au lieu d'un étalage de linge à peine lavé, de tas de bois à brûler, de bouteilles vides et de vêtements mis en réserve dans la cour faite de placards pour les remiser, je trouvais ici une entrée bien tenue, un jardinet soigné à l'euro-péenne, de l'ordre, de l'élégance, la main d'une femme d'Occident en un mot. Le boy stylé qui nous reçoit nous fait entrer dans un salon modeste mais distingué. Les tableaux sont rares, mais excellents, les meubles jolis, la disposition de

l'ensemble parfaite. Li Shen, comme s'il avait été seul dans la maison me mit au courant sans vergogne à haute et intelligible voix :

— Elle était la fille d'un major autrichien. Fort bonne éducation, parlant agéablement plusieurs langues, musicienne et artiste Fong Shan l'a connue à Vienne C'est elle qui a voulu l'épouser, naturellement. Il était déjà marié ici, donc elle ne pouvait être que sa concubine C'est égal, car son mari l'aime bien tout de même.

— Oui, fis-je, mais il vit avec l'autre !

— Evidemment, et c'est mieux ainsi. Sa première femme est la fille d'un ministre de la dernière dynastie ; elle fait partie de l'aristocratie sinoise, elle à ses entrées partout.

— Eh ! oui !

— Dépaycée, sans amis, sans famille, vous trouverez juste de la conduire ici dans ce coin perdu ?

— Puisqu'elle est mariée, elle n'est pas sans famille, voyons !

J'allais poser une question quand la porte s'ouvrit, laissant le passage à une femme grande, maigre, encore jolie, avec des yeux mélancoliques infiniment. Elle excusa son mari occupé à d'autres affaires urgentes et en me regardant parut si surprise que Li Shen le sentit et me présenta.

— C'est la première fois depuis six ans que je suis ici qu'un européen vient me voir chez moi, dit-elle

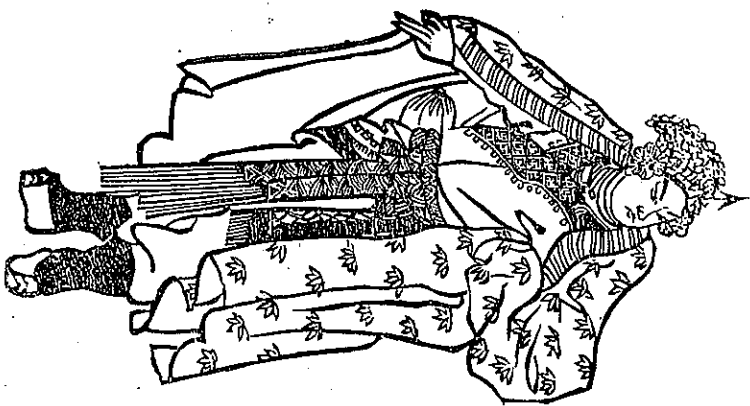
avec un douloureux sourire. Soyez-le bienvenu... et conservez mon souvenir.

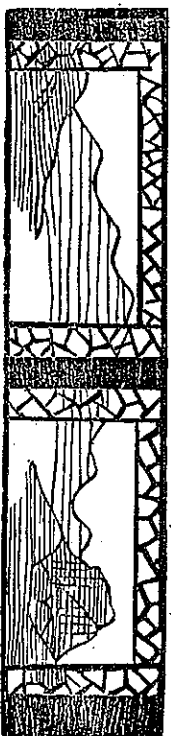
Cela fut dit avec une intonation telle que j'en frémis malgré moi.

Après les banalités dont les Chinois les plus modernes ne peuvent s'empêcher d'embarrasser les débuts d'un entretien, la femme put me faire enfin cette confession, avec l'âpreté d'une prisonnière qui concevrait un nouvel espoir d'atteindre à l'évasion :

— Oui, continua-t-elle ; je me suis mariée à Vienne. Mon époux n'avait que des attentions pour moi ; il m'adorait, ou semblait le faire... Et puis nous sommes venus en Chine... et puis j'ai appris toute l'étendue de mon malheur. Car je ne savais rien, bien entendu, tant que nous avons été en Europe. Il paraît qu'ici je suis la première concubine ! Oui, Monsieur ; imagine-t-on ce luxe de torture, ce nouveau supplice chinois. Concubine ! une femme de harem, quoi ? Avec cette différence que les Turcs, civilisés au moins, ont souvent la même existence que nous avions dans ma patrie. Concubine, cela signifie que je ne serais pas même la mère de mes enfants si je n'avais menacé de les tuer pour les soustraire à l'autorité de l'autre. Concubine : la femme des plaisirs à la carte, la maîtresse moins que la femme publique, l'instrument qui n'a droit à aucune des joies supérieures que donne la famille. Je suis la concubine :

NOBLESSE DE ROBE





Dans le petit veston fort à la mode chef-d'œuvre d'un tailleur de Boston, sous le chapeau élégamment fendu, dans lequel il avait emprisonné ses cheveux, toujours chinois hélas ! et partant indisciplinés, Su Tao-hsuan fit son retour à Pékin. Cinq années de séjour à l'Est l'avaient initié à une vie bien différente de celle de sa jeunesse ; il avait trouvé des rues inouïes, des maisons soignées, une mode d'existence qui lui permettait de dire : « L'Amérique n'a qu'un défaut et c'est qu'on voudrait y rester toujours. »

Il avait tenté de tous les procédés pour y rester, certes : le commerce d'abord, par atavisme, mais les places étaient rares ; le professorat ensuite, mais les étudiants de chinois n'abondaient pas. Avec ce don de faullement que possèdent tous les Asiatiques il avait tenté de s'introduire partout, de se faire présenter aux personnages en vue, et il avait subi les pires affronts,

avec sérénité, car on ne perd la face qu'en Chine, n'est-ce pas ? Les banques, n'avaient point de situation pour lui, celles même qui trafiquent avec l'Orient ; les journaux s'intéressent bien volontiers à des études exotiques, à condition qu'on ne leur ressasse pas, sans trêve, les mêmes histoires ; à l'annonce du départ pour la Chine d'une mission scientifique de Washington, il avait fait des pieds et des mains, déployant son éloquence et sa bassesse, se proposant tout à la fois comme conseiller, puis comme interprète, enfin comme guide, presque comme serviteur ; rien n'avait pu faire parce qu'à côté de lui se trouvait un compatriote mieux doué qui lui livrait un combat sournois. Il restait pour se satisfaire, au moins moralement, d'écrire dans des revues des articles définitifs : on les lui refusa, avec beaucoup de politesses en lui soumettant l'abondance de matière urgente et le défaut de place. Il fit venir des chinoises, qui parvinrent détraquées, détériorées, invendables, et qu'il solda au prix le plus bas. Alors il se retourna contre son ministre, l'accusant de laisser mourir de faim les nationaux dont la valeur devait assurer l'avenir de la Chine.

On le rapatria... parce que, selon toute évidence, il faisait partie d'une organisation soviétique chinoise dont on redoutait, bien inutilement d'ailleurs, les efforts. Il revint à Pékin, sans une sapèque, mais très étranger.

La recherche d'un gîte le conduisit dès le premier soir chez un commerçant, relation vague du temps jadis, et qui était originaire d'un village proche du sien. En entrant dans la maison chinoise, au fin fond de la hutung fortueuse, il fit mille simagrées, et en attendant l'introduction du maître de céans, il ne put se dispenser de placer sous son nez un mouchoir capable de masquer les odeurs. La misère de tout cela lui apparaissait évidente ; il dut demander quelque argent pour se loger et vivre en attendant une situation prochaine ; il emprunta à bon taux, dix pour cent par mois, de quoi loger trente jours à l'hôtel le plus élégant de la ville. Il lui fallait conserver la face et chacun sait fort bien qu'en bluffant on arrive en cela à dépasser ses espérances.

Un mois passa ; aucune place n'était vacante, et en démarches imaginables il dut quitter sa résidence patriliale pour un plus modeste réduit. Là il pourrait vivre à la chinoise, pour cinquante ou soixante cents par jour, tout en se donnant, par ailleurs, des allures de grand seigneur. La fortune, qui ne sourit qu'aux vieillards, dédaigna le jeune homme qu'il était ; les vêtements européens s'usaient à ne rien faire et puisqu'ils étaient une sauvegarde, une convenable introduction, un passeport indispensable, le sésame des situations admissibles, pour les épargner Su Tao-hsuan commanda des vêtements chinois. Ceux-ci ont l'avantage de coûter moins cher, de ne nécessiter ni manchettes ni faux-cols, et

d'être d'un réapprovisionnement plus aisé. Au reste il ne déplaisait plus à notre ami de reprendre l'uniforme des ancêtres—pour les réunions chinoises, cela va de soi.

Les intrigues continuant, les efforts inouis pour se «faire présenter» aux personnages utiles, les démarches tentées dans les milieux les plus indispensables nécessitent parfois un smoking, un habit, une redingote : la robe chinoise est tout cela ; avec elle on se toujours impeccable, et Su T'ao-hsuan revint à l'habit millénaire. Dans les réceptions au lieu de paraître en invité pauvre, il faisait figure pittoresque, et l'on s'extasiait sur un remarquable anglais, fortement tiré du nez à la mode Yankee.

Ce retour au vieil habit ne fut pas sans évoquer des souvenirs. Il y a des choses qu'on fait lorsqu'on est vêtu à la chinoise et qu'on n'ose plus dès que l'on est en veston. Pour le milieu des amis cèlestes ce n'est pas une mauvaise note que de bien montrer qu'on apprécie les choses nationales. Bien des vieux-Chinois, qui s'étaient étonnés de l'affection étrangère, sourient d'aise en voyant la robe du converti, sans se douter de la misère qu'elle célaît. Bientôt connaissant la situation on s'entremet pour la solutionner, d'abord pour servir un ami, ensuite pour s'assurer une petite commission aussi honnête que mensuelle sur ses futurs appointements, et l'on se répéta que, décidément, Su Tao Hsuan n'avait pas été trop intoxiqué par les Barbares.

Les démarches durèrent cependant : Su fut invité le soir chez l'un, chez l'autre, mais ce n'était pourtant plus le monde auquel il était habitué par un long séjour au loin. Il ne fallut pas moins pour achever la conversion que quelques unes de ces nuits de *maïsiang*, où, dans la passion du jeu et l'angoisse du gain possible, on perd la notion de l'heure avec le souvenir des jours étrangers.

Bientôt le veston disparut totalement de la garde-robe, tant était grand le bien-être de la robe à tout faire. Et puis, le prix modique de tout l'habillement chinois permettait de revenir à un certain luxe, qui, dans le concert des habitudes, est l'habitude qu'on perd le moins. Il était ainsi relativement aisé de conserver la face, et de la dorer, - si j'ose dire

Cependant si l'habit ne fait pas le moine dans bien des pays du monde, il est en Chine une enseigne, comme la natte pour les partisans des Mandchous. Porter la robe c'est affirmer un sentiment, c'est faire partie de la réaction, c'est protester contre le modernisme, contre l'invasion des mœurs barbares, contre l'étranger. À des degrés divers sans doute, mais à des degrés perceptibles, on sent intimement le credo de celui qui respecte la tradition en conservant la vêtue de ses pères. Souvent, le porteur de l'uniforme chinois ne sent pas au premier abord la transformation qui se produit en lui quand il revient aux anciennes modes. C'est progressivement,

sournoisement, que la modification s'introduit. Cinq ans avaient suffi pour donner à Su Tao-lsuan une élégance américaine, quinze jours de robe chinoise en refinent un pur Chinois.

À l'examen que lui faisaient passer, en le dévisageant, les commerçants de sa hutung, succéda le sourire commercial qu'on n'a qu'entre vrais Chinois; pour Su les prix diminuèrent, les relations extérieures furent facilitées; il était rentré dans le grand Tout omnipotent: avant il restait encore sur le seuil. Japonais, Malais, Tonkinois? Tout était possible. Il est Chinois aujourd'hui.

Et c'est une liesse, combien légitime, pour lui. Il lui semble qu'il a retrouvé un bien, tant perdu. Il sait que ses amis de l'extérieur ne s'arrêteront point à ce détail; il reçoit, presque facilement, une place de la Chine. Les relations se multiplient, qu'il a bien soin d'entretenir avec une adresse toute céleste: il réussit et sait que c'est à son retour au milieu national qu'il le doit; petit à petit il dépouille, non plus le vieil homme, mais, l'homme moyen—si l'on peut dire,—celui de son séjour à Boston. Il perd son élégance, sa faconde, ses manières empruntées aux barbares; il se civilise à nouveau, et ce qu'il perd pour l'occident, il le gagne pour la patrie.

Il est fort; il connaît l'étranger, ses défauts et ses points sensibles et il en use. Il récupère toutes ses

qualités ethniques qui lui permettent de manœuvrer sa barque avec habileté. Peu-être tient-il des deux cultures, mais l'hérédité, l'atavisme qui l'étreignent, dissipent peu à peu le souvenir de l'exil. Il est fort et il est Chinois...

Quand il nous aborde, sans retirer sa petite calotte d'enfant de cœur, il fait la génuflexion et porte sous le menton ses deux poings joints en signe de salut. ● ●

TRAFFIC DES INDULGENCES





Revenu à la robe de ses pères, ce qui est une coutume traditionnelle, aux joies et aux peines ethniques, aux intérêts héréditaires, aux vertus autant qu'aux vices nationaux, Su Tao-hsuan en vint à considérer comme tant d'autres, que la vraie culture n'est décidément pas la culture de l'Ouest. Il lui parut indiscutable que toutes les conventions sur lesquelles s'échafaudait la vie des barbares, n'avaient ni la solidité, ni la raisonnable raison des principes admis, cristallisés et pieusement conservés depuis quarante siècles. Brutalement attiré par les contingences de l'heure présente, attiré par les vieilles habitudes charmantes et qui rendaient la vie si aisée, bercé par d'innombrables souvenirs dont l'assaut est d'autant plus irrésistible qu'on a passé de longues années loin du foyer, il lui parut clair comme le jour que la première des nécessités était de se débarrasser des acquisitions superflues, vaines et rui-

neuses, dont il avait failli supporter les exécra-
bles conséquences.

Aussi, revenant sur certaines idées dont il se paraît volontiers comme de la mise étrangère au temps ou il remit le pied sur la terre des Han, il en arrivait à comprendre mieux certaines de ces conceptions nationales, qui le heurtaient et le froissaient encore quelques semaines auparavant. Retournant par une simple manœuvre de dialectique les positions dont il avait fait provision à l'étranger, il parvenait à les adapter assez heureusement au sentiment chinois, que dis-je ? il en faisait des arguments nouveaux. Il avait entendu, par exemple, dire aux Américains que le temps est de l'argent, et il ne pouvait guère admettre, en pure logique, que ce qui était une vérité pour le Nouveau-Monde, cessait de l'être pour le Très-Ancien. *Business is business*, se disait-il encore ; mais qu'est-ce donc que le *business*, je vous prie, sinon l'effort de quelque nature qu'il soit, l'effort qu'on ne mesure pas toujours au dynamomètre, mais qui n'en existe pas moins pour cela. *Business is business* ? Je connais des gens qui peuvent vous servir ; il me suffirait de vous mettre en relations pour que vous en tiriez un profit matériel ou moral ; pourquoi voudriez-vous donc que je serve vos intérêts gratuitement, pour la gloire, et sans songer à en tirer un bénéfice personnel ? J'ai fait provision de connaissances, comme d'autres ont enma-

gasiné des patates ou des choux ; cela m'a coûté du temps, des courbettes, parfois des avanies, des risques aussi dont le monde est fertile. A d'autres ce dévouement qui frise de très près la pusillanimité. Je perds mon temps à vous aider ; je vous procure une excellente affaire dont vous ne manquerez pas de tirer un ample avantage, pourquoi de mon côté n'aurais-je rien en retour ? Toute peine mérite salaire, le temps est de l'argent dites-vous ; eh ! bien, il est légitime que mon entremise soit monnayée.

Et Su Tso-hsuan se lance dans la pratique de ces inévitables intermédiaires, de ces entremises innombrables qu'on dresse, au long de la vie, comme des embûches que camoufle à peine une relative obligeance, devant les pas de l'étranger, du camarade, de l'ami, du frère. Donnant, donnant ! Vous voulez une place de touchun ? Je connais quelqu'un dont vous ne pouvez pas dédaigner l'appui ; il vous faut être présenté à lui et si vous y tenez, je suis à votre disposition : c'est un de mes intimes ! Et l'on commence à détailler le pouvoir de ce remarquable soutien ; on appuie, comme dans certaine publicité bien connue chez nous, sur le nombre de ceux qui se félicitent de s'être adressés à lui ; même, on cite comme une preuve la quantité dérisoire de gens auxquels il n'a rien fait accorder !

Postulez-vous pour une place dans un ministère ? Su Tao-hsuan n'a pas de plus sérieuse connaissance que

le conseiller dont dépend votre nomination ; ou s'il ne le connaît pas personnellement son père, son frère, son cousin sont en relations suivies avec lui ; si rien ne l'unit directement ou indirectement, il lui suffira d'un délai pour approcher la position et vous en ouvrir largement les portes. Il est sûr du succès ; il est commissionnaire en influences et son moyen est infailible. S'il n'a point de bureau, et d'affiche bariolée sur rue, c'est que son métier ne lui laisse que de maigres bénéfices ; d'ailleurs, il curiule, et ce n'est là que son violon d'Ingres. La place qu'il occupe par ailleurs, lui permet de multiplier ces relations qui sont la source de sa puissance, de sorte qu'il transforme cette place que paie un tiers, en un *marché*, une *bourse* d'influences plutôt. Il n'est pas négligeable de s'adresser à lui, parce que son action est très nette, et qu'il déploie d'autant plus de zèle qu'il s'attend à une plus sérieuse prébende ; vos intérêts sont conjugués et la résultante des deux forces mises en présence s'applique en un point commun, qui assure le succès de l'entreprise. Que peut-on désirer de plus ?

Et les affaires de ce genre, qui viennent en conclusion des ordinaires entretiens téléphoniques : devez vous bien vous rendre ce service, mais n'auriez-vous pas pour moi, une petite place de secrétaire d'employé ou de commis ? ces affaires qui défraient toutes les causeries des piétons cheminant côte à côte dans la

fatung, ou qui se font voiturier dans les poussets d'où ils pérorient à haute voix, ces affaires qui constituent la plus sérieuse préoccupation de tous les Pékinois, ces marchandages, n'éveillent plus l'attention de personne. Pourquoi Su Tao-hsuan enfreindrait-il en cela la tradition ?

Ceci présente à son esprit l'avantage de concilier des mœurs très étrangères avec la conception nationale. Il croit avoir sondé la profondeur de l'axiome anglo-saxon, et de même qu'il coiffera en dépit de sa robe chinoise, cette casquette anglaise qui s'enfonce jusqu'à la nuque, laisse avancer une visière démesurée, plantée sur les sourcils et s'arrondit sur un crâne cyclo-péen, de même il fonde sa politique chinoise sur l'affirmation britannique : *times is money*.

Il ne fait au reste pas autre chose que le métier de prêteur sur gages. Il prête non pas seulement à la petite semaine, mais aussi à la mensualité ; car Su Tao-hsuan, par expérience, n'est pas de ces gens qui s'illusionnent sur les ressources financières des candidats aux places lucratives. Aussi ne s'arrête-t-il pas à ce qu'on le solde d'avance. Il préfère cela, mais sait encore patienter en considération des intérêts qui lui seront versés à coup sur, à chaque paiement de salaire, par le bénéficiaire qui n'a point envie de perdre la face. Il sait que c'est le meilleur placement, qu'au Nouvel An chinois, à la fête des Lanternes, dans d'autres occasions encore, son

débiteur ne s'exposera pas à une réclamation qui le déshonorerait aux yeux de son quartier. Une telle créance sur un ami vaut mieux qu'un chèque sur l'Etat, mais comme cet Etat donne l'influence, que le prêt assure la matérielle, il cumule fréquemment l'un avec l'autre.

Et chacun se souvient que Su Tao-hsuan, voyant un de ses collègues malade et sur le point d'être congédié de son poste pour cette raison, s'en fut le trouver à l'hôpital où le pauvre diable se débattait sur un grabat de la section des pauvres, faute de moyens pour obtenir mieux. Il venait non point le visiter, mais lui proposer ceci : « Je ne connais qu'un moyen de vous tirer d'affaire : Quang « et moi nous vous remplacerons ; mais « il faudra que vous nous abandonniez le montant de « votre traitement ! » Et l'infortuné, pris entre la crainte de perdre une place et le chagrin de léser sa famille, dut accepter le marché.

Misère et malédiction ! comme dirait Tolstoï.

D'ailleurs comment Su Tao-hsuan vivrait-il maintenant que l'Etat devient mauvais patron, sinon d'emprunts ou de ces contributions dûes pour les entremises, perceptions minuscules dont l'ensemble fait une rente, et qui sont d'autant plus intéressantes qu'elles coûtent moins de labeur ? L'idéal serait de réaliser une solde mensuelle faite de semblables mises en rapport, et c'est pourquoi plus le milieu le reprend, plus Su Tao-hsuan

cherche à s'insinuer dans les cercles de gens puissants. Il veut devenir un personnage ; il veut acquérir des faces ; il ne recule devant aucune vilénie pour pouvoir se vanter de la connaissance de Wong ou de Liang dont les relations procurent des bénéfices. Et comme objectif unique, non plus l'agrément d'une fréquentation flatteuse, ou la recherche d'un cercle culturel ; non, rien de tout cela : comme objectif unique : l'argent.

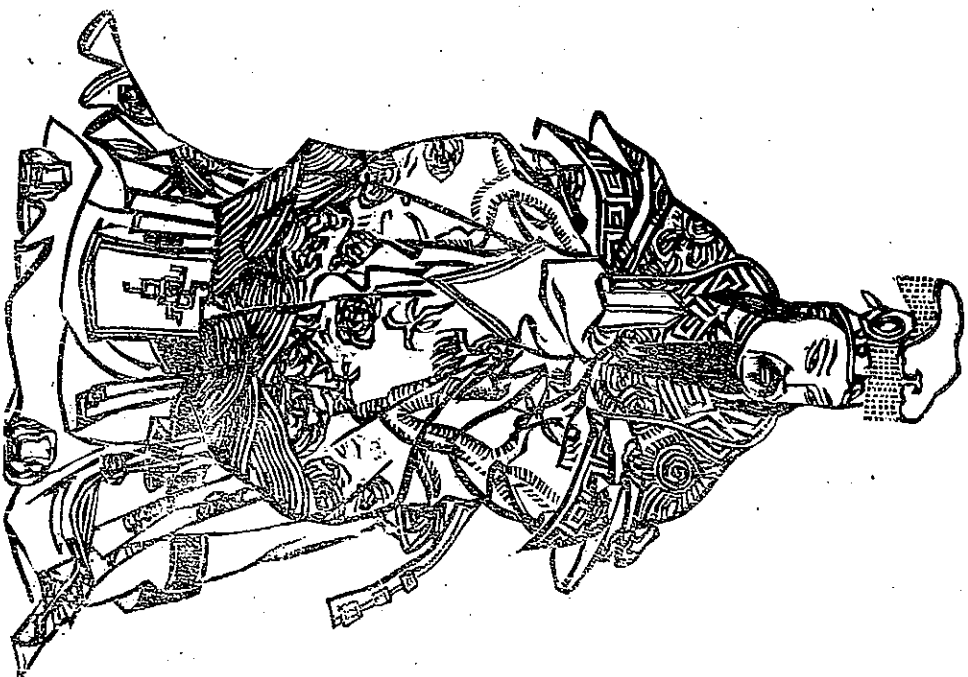
Pour le supertouchun qui dévalise la caisse de l'Etat, Su n'a que deux sentiments : l'admiration, et la jalousie, deux sentiments qui n'ont rien de contradictoire parcequ'ils l'amènent aussitôt à une troisième conception, qui se manifeste comme une résultante : s'affilier à ce puissant que l'on admire et que l'on jalouse, pour obtenir de lui un partage, si maigre fut-il. On ne songe pas à l'attaquer, certes, ou si on le fait c'est avec cette délicatesse de touche qui laisse pointer l'admiration, et l'on s'emploie, parallèlement, à témoigner d'une personnalité attachante... en cas de besoin. Dans le particulier, en l'absence de témoin gênant, on se laisse aller à prononcer des vérités vagues : « C'est comme ça, chez nous ! » — Le Chinois ne connaît que l'argent ! » « Nous sommes un peuple bien malheureux ! ». Quand des oreilles ennemies écoutent, on répond évasivement, en roulant des yeux par toute la pièce : « Vous ne comprendrez jamais rien au caractère des Chinois. » Et c'est à cause de ces

évasives réponses, à cause de ces formules vagues et de ces propositions inconsistantes, que Su Tao-hsuan a une bonne place et que les supertouchuns continuent à dévaliser l'Etat.

A quoi servent donc les années passées au loin, les études, les assimilations diverses ? Hélas ! Il n'y a que des promenades sans lendemain : les vices de l'étranger reviennent à la surface plus vite que ses vertus et prospèrent, confortablement, dans un bouillon de culture où les bons microbes sont assassinés par le mauvais. Jetez, dit-on parfois, un nouveau-né normand au plafond de la chambre natale et ses « pattes croches » lui permettront de se tenir à la surface lisse. Que ne ferait pas ce foetus, s'il était chinois ? Le veau d'or est toujours debout. On ne parle que de lui dans les rues, dans les réunions, dans les visites, dans les bureaux et jusqu'au sein de l'armée. Et il suffirait d'un séjour en Amérique ou en Europe pour engourdir cet atavisme ? ?

Et nunc, erudimini... ● ● ● ● ●

IVOIRES





Chaque génie a reçu de la nature une matière qui convient à sa subtilité, matière rare ou commune, rude ou malléable, fugitive ou pérennelle, image de la race qui l'a discernée et l'a élue : aux Egyptiens le granit, aux Grecs le marbre, aux Romains le grès du Latium, l'ambre de la Baltique aux Carthaginois, le fer aux Germains et l'ivoire aux fils de Han.

L'ivoire, substance vivante au tact moelleux, chair onctueuse et ferme, sillonnée de veines qui semblent palpiter, plus humaine que la pierre, plus chaude que le métal, plus diaphane que le bois, dessine sous le ciseau insinuant de l'artiste les formes souples et délicates et puissantes du muscle.

L'ivoire naît et vieillit, mais il ne meurt pas ; il dit les carnations lactées de l'enfance, les mâles énergies de la maturité, la mièvrerie des poses féminines et la

décrépitude aussi de ces vieux anachroniques, lourds d'années, qui vivent à Pékin comme d'ambulantes anti-
quités.

L'ivoire ne meurt pas : sur les confins de ses jours, quand il est chargé de lustres et de siècles et que le sensualisme d'une admiration irrésistible l'a imprégné de la moiteur parfumée des mains caressantes, il prend le ton de ces pipes d'écume qu'un labeur sagace a vêtues : nuance chaude et tendre et convenable et noble, nuance qui rappelle la bure monastique et qui évoque aussi, admirablement, les peaux humaines tannées par l'âge et haïées par le soleil du Milieu.

J'aime l'ivoire : le burin funérateur le creuse, le fouille, le polit, l'arrondit en des formes aimables ou graves, extrait de la masse une vie intense et l'installe dans un inextricable fouillis de dentelles et d'accessoires, d'ornements, d'arbres au feuillè-minuscule et précis, d'oiseaux au plumage microscopique... Mais c'est quand il se dresse dans la simplicité, quand ses lignes sont sobres, élémentaires et pures que l'ivoire sait mieux séduire, et qu'il prend sa puissance spécifique, et qu'il se révèle la substance d'élection des fils du Céleste Empire.

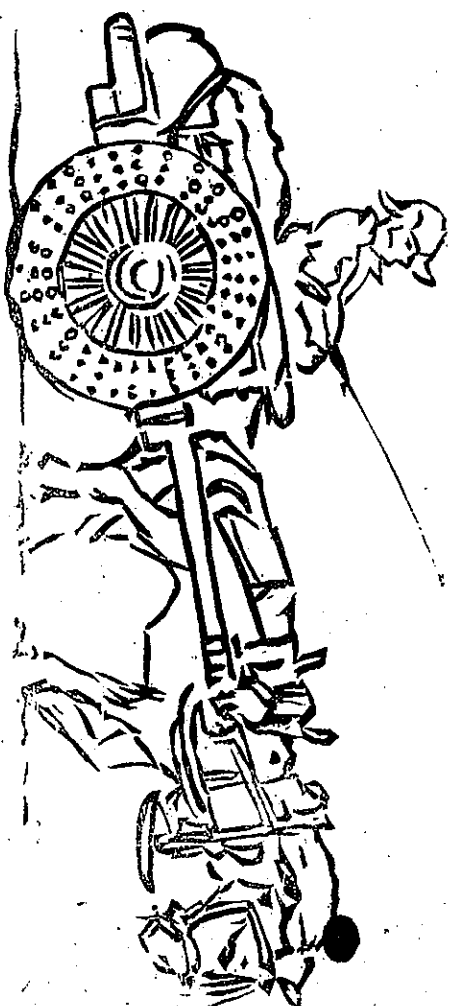
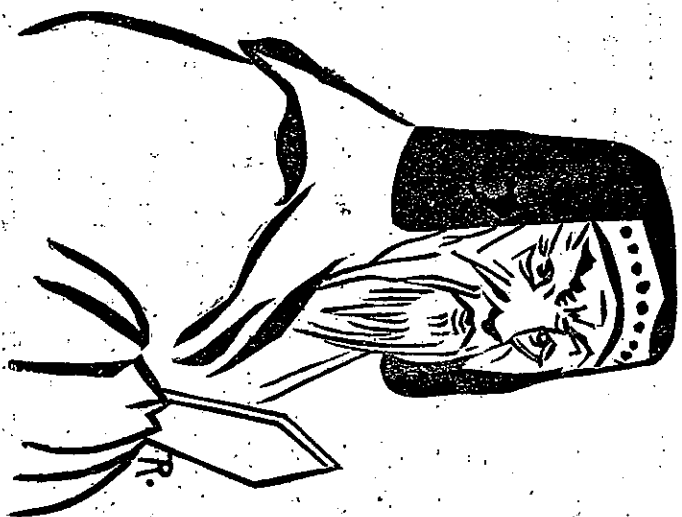
Dans ma collection tant précieuse, que les souvenirs me rendent chère mieux que la finance qu'elle représente, se trouve un magot, rieur et malin, doué de cette sereine philosophie que nous vantons en Epicure.

La maque, qui est celui d'un vieillard, est creusé de rides profondes entre des muscles bien saillants et que l'âge appesantit ; le crâne, largement dénudé, et la figure, sont tout entiers de cette teinte ambrée que j'essayais à l'instant de définir. Seulement, sur la barbe longue et fluente sur le collier de cheveux rares qui tombent encore sur le cou, les mains qui se sont posées au cours des générations successives en d'ineffables caresses ont éclairci la patine par le frottement et rendu quelque peu de cette blancheur croisée de jaune qui adoucit la face des vieillards.

Étrange chose ! Souvent je rencontre dans la hutung perdue au fin fond de l'est pékinois le sosie vivant de mon vieil ivoire. Même crâne bien dégagé, pourvu sur l'occiput et sur les oreilles d'un collier de cheveux blancs, très fins, très droits, très blancs et dont chaque élément peut être suivi distinctement par l'œil sur toute sa longueur ; et ce crâne-là est de la même couleur, littéralement, que celle de mon ivoire, aussi brunie par les ans, aussi chaude, aussi noble. Les traits, et les rides et les yeux rieurs et philosophes, et les muscles saillants et las, sont identiques ; et dans les lignes du corps, quand le soleil éclaire le vêtement, les luminosités paraissent sur le vieillard où le frottement les a fait naître sur la statuette, et la pose de la main sur le long bois qui sert de canne, également tannée par les ans, également haïée.

par le soleil, est la réplique vivante du geste de mon
ivoire.

Chaque génie a reçu de la nature une matière qui
convient à sa subtilité... ● ● ● ● ●



PÉGASES ET PHAETONS



Buffon, qui affirme quelque part que la plus noble conquête de l'homme est celle du cheval, semble être encore un de ces barbares d'Occident qui s'avancent trop aisément avant d'avoir consulté les *Classiques* chinois : car ici, en effet, par un juste retour des « Contraires », c'est le cheval qui a domestiqué l'homme.

Promenons-nous dans Pékin pour vous en convaincre. D'abord, vous remarquerez qu'aucun de ces êtres fourbus, étiques, pelés, boiteux qui portent souvent, fixée au sabot, une ferraille d'une orthopédie savante destinée à redresser une tare congénitale, de ces êtres-là qui se nomment en chinois *ma* et en français *rosses*, sont uniformément potissifs et somnolents. Il est établi que pour eux la ligne droite est inaccessible sans qu'à leur tête, terrant une bride auxiliaire qui n'existe que dans le harnachement céleste, un valet galopant autant qu'eux, les soutienne ou les dirige. Les tournants les

éprouvent spécialement et pour changer de direction une manœuvre s'impose, extrêmement délicate et complexe, qui a toutes les chances du monde d'échouer, si le valet, mouche du coche, ne fait preuve de sagacité : des anciens du peuple ont bien voulu la décomposer devant moi pour fixer ma religion et me permettre de rapporter en Occident un peu de cette expérience qui nous manque et pour notre plus grand mal.

Tout d'abord, à cinquante mètres de l'épreuve, le palefrenier devance la voiture au pas de course, en poussant des cris rauques et brefs comme des ordres, avec un grand concours de gestes multipliés à la façon des chefs d'orchestre : il déblait le terrain.

Puis, en se tenant à l'intérieur du virage, il saisit la tête du cheval d'une poigne puissante et sûre ; il amène l'encolure contre son épaule pour étayer tout le squelette et se mettant à la cadence de la bête boitillante il pare aux pires éventualités, qui seraient que le pur-sang céleste s'effondre. Pour réveiller la bête, lui rendre le courage et attirer l'attention commune sur une opération qui l'honore à la vérité, il poursuit ses vociférations et hurle ses ordres. Quand tout s'est bien passé, et que le cheval est en plein dans la nouvelle direction, fier d'un succès nouveau qui confirme sa compétence, le valet passe derrière la voiture, saute sur le marchepied qui lui est réservé et se met en observa-

tion, hurlant encore de ci, de là pour s'entretenir la voix et écarter le piéton qui marche cependant plus vite que le carrosse. En Europe on ne sait pas faire tourner un cheval.

Le cocher, car il y a un cocher aussi, tient les brides avec l'air éperdu d'un néophyte auquel on aurait remis les commandes d'un trépidant avion. Le cocher a peur ; il a toujours peur, cela fait partie de sa livrée et les brides qu'il tient en tremblant, ne lui servent jamais à rien. Mais il sonne, car il a sous le pied une cloche spéciale comme en ont nos voitures d'ambulance, il sonne quand il y a un obstacle, il sonne quand il n'y en a pas, il sonne même quand il est arrêté, par provision.

Dès que la voiture est arrivée au terme de sa course, qu'elle ait roulé cinq minutes ou deux heures, qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ou qu'il fasse simplement tiède, sans y manquer jamais, le cocher dételle son cheval. Et le cheval ainsi dételé est promené lamentablement par l'un des deux conducteurs, avec un élégant mépris de la circulation générale, au beau milieu de la hutung. L'homme semble se venger des transes de la route, en n'accordant pas une minute de répit à sa noble conquête. Que cette promenade s'étér-mise, alors on donne à manger. Il n'est pas rare qu'un bidet chinois mange dix, quinze, vingt fois par jour.

Pour cela on tire des coffres une panière d'osier, que l'on posera confortablement sur un pilant en X de

sorte que le cheval n'ait pas à baisser la tête ; un sac gonflé de tiges de sorgho hachées menues et additionnées de quelques pincées de son, un seau, et l'on dispose le tout non pas dans le zone défilée de la voiture, ce qui serait trop timide, mais au milieu de la chaussée, à l'endroit précis où l'étalage gênera plus sûrement le courant des autres véhicules.

Parfois ces fiacres antiques stationnent des journées entières à la porte du logis de la concubine, où de la maison de jeu, ou de la fumerie d'opium. Les cochers, las de s'occuper de la bête l'abandonnent à ses prétentions et se couchent, qui à l'intérieur, qui sur le siège du char : des jambes pendantes émergent de la portière, des ronflements se font entendre ; le cheval, comme à moitié abruti par les stupéfiants, laisse tomber la tête et dort debout ; il ne se réveille que pour vaquer à ses besoins intimes qui transforment le coin en un fumier.

De retour à l'écurie, généralement spacieuse, mais qui sert d'abord de chambre à coucher, de salle à manger, de salon et de salle de jeu, aux *Mafous* et aux amis des mafous, le cheval ne reintegre son gîte qu'à l'heure où la valetaille songe à dormir. Jusque-là il avait été attaché à un anneau, pris dans le mur, sur la ruelle, et l'on avait disposé pour lui, en travers de la circulation constante, sa mangeoire, tout l'attirail de l'écurie et le fumier même que l'on fait sécher pour économiser deux sous de paille. Tant que le bidet est las et qu'il dort,

tout va bien pour le promeneur étranger ; mais s'il est bien éveillé, après un repas par exemple, quand le soleil le pénètre de ses rayons insidieux et que les mouches le tarabustent, il se secoue, s'agite, se met en travers de la route et de sa queue qui bat les flancs, il époussette au passage le modeste voyageur du pousse : la liberté des uns finit ou commence celle des autres, n'est-il pas vrai ?

L'hippomobilisme caractérise excellemment la Chine : il permet de faire "du volume", il autorise le bluff, et le bluff à bon compte puisqu'en somme on se suffit de rossinantes et de vieux caissons,—ceux-ci pourvus de glaces, il est vrai, et de pots à fleurs,—bien moins lestes cependant que des coolies pousses-pousses.

Mais on peut avoir sur le siège deux hommes aux livrées ineffables, coiffés de yokos impayables et doués d'organes qui rappellent la trompe du mail-coach : on peut paraître, c'est l'essentiel !

Nous sommes à Pékin, capitale d'un empire formidable de quatre cents millions d'hommes civilisés. ●

TABLE

<i>Préface</i>	a
<i>Avant-propos.</i>	1
1 Rite de l'Offre et de la Demande	1
2 La méprise de Kho.	7
3 Chez Lucullus	15
4 Aveugles	23
5 Alignements	29
6 La mort du pousse	41
7 Hymen	47
8 La charretée	55
9 Sonorités	63
10 Feux follets	71
11 Li Shen, Chinois à natte	79
12 Vieille Chine	87
13 Noblesse de robe	101
14 Trafic des indulgences.	109
15 Ivoires.	117
16 Pégases et phaétons	121